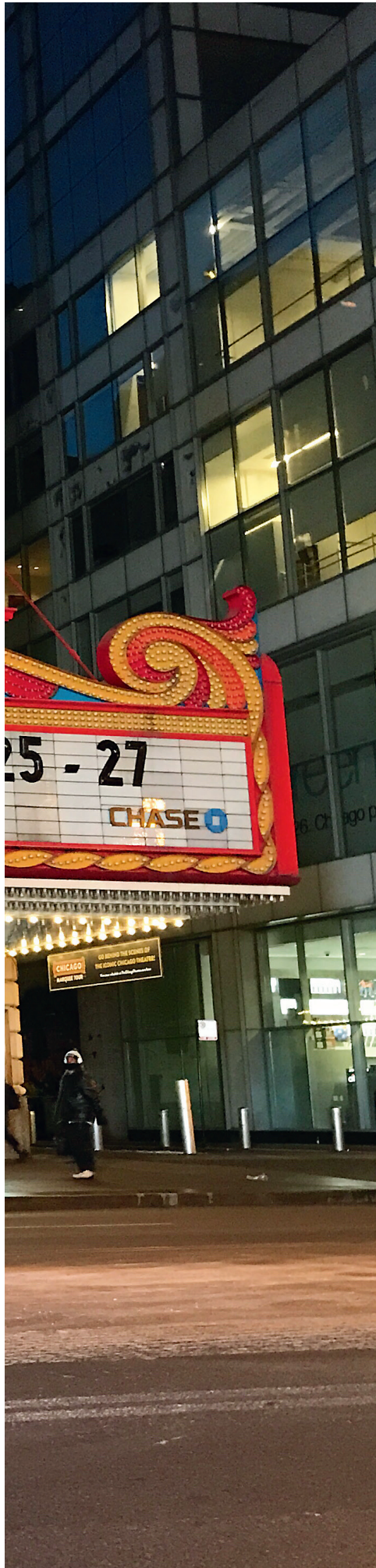




EN MISSION POUR LE SEIGNEUR

A l'affiche ce soir, l'un des plus grands groupes de blues actuels, le Tedeschi Trucks Band. Autant s'y rendre dans la Dodge pie d'Elwood et Jake Blues.



Sweet home *Chicago!*

Avec Al Capone, la deep dish pizza, Michael Jordan ou Barack Obama, le blues a forgé la réputation de la cité des vents. Covedette du film *The Blues Brothers*, la ville du bord du lac Michigan, qui a vu naître le hard city blues, reste-t-elle encore le sanctuaire de la musique du diable ? Reportage.

Par Xavier Bonnet,
Photographie de Brian Scanlon

EN CE DÉBUT AOÛT, LES PRÉPARATIFS BATTENT LEUR PLEIN À GRANT PARK. L'édition 2017 du festival Lollapalooza commence demain et il n'y a pas de temps à perdre si l'on veut que les 400 000 personnes attendues sur les quatre jours qui viennent en repartent comblées. À tout juste un bloc de là, à l'angle de Wabash Avenue et Balbo Drive, c'est une tout autre effervescence qui... étreint la demoiselle hyperactive en charge de la liste d'invités de la soirée au Legends, le club de Buddy Guy. Et pour cause, c'est l'anniversaire du taulier – 81 ans – et personne ne voudrait manquer ça au sein de la communauté blues de la ville, quand bien même la présence du maître des lieux est sans garantie. Les 450 places ont donc rapidement trouvé preneurs. L'occasion pour tout le monde – y compris pour un Gary Clarke Jr. de passage en ville, s'efforçant un peu en vain de rester le plus discret possible – d'un tour d'horizon général de quelques-uns de ces artistes qui incarnent le Chicago blues : Toronzo Cannon, Kate Moss (aucun lien de parenté), Jamiah Rogers, Marty Sammon...

Aux premières loges de cette ébullition du soir – à laquelle Buddy Guy ne participera seulement que par quelques présentations au micro – Tom Marker n'en perd pas une miette. DJ à Chicago depuis le milieu des années 70, il anime deux shows, l'un sur la radio publique WCB, l'autre sur la radio rock WXRT (depuis 1984 !). *“Il y a beaucoup de très bons groupes en ville, s'enthousiasme-t-il. La différence entre aujourd'hui et il y a vingt ou trente ans est que les clubs de blues se raréfient, ici comme dans le reste du pays.”*

Le constat est en effet assez édifiant quand s'égraine la liste des clubs légendaires aujourd'hui passés à la trappe, au nord comme au sud ou à l'ouest de la ville : Theresa's, Elsewhere, Pepper's, Checkerboard Lounge (rendu célèbre dans le monde entier grâce à l'enregistrement de cette rencontre live des Rolling Stones avec Muddy Waters en 1981, aussi inoubliable que l'horrible tenue rouge de Mick Jagger), 708 Club, High Chaparral, Big Duke's Blue Flame... "La plupart de ces anciens clubs sont aujourd'hui des terrains vagues, à l'exception du 1815 Club, qui est devenu un immeuble de bureaux, s'attriste Bruce Iglauer, le patron d'Alligator Records, le label qu'il tient à bout de bras depuis plus de quarante-cinq ans. Pas le moindre signe ou panneau comme dans le Mississippi ou à Memphis avec les Blues Trails. Rien !"

BREF, LÀ OÙ, QUAND IL DÉBARQUA en ville au début des années 70, Iglauer se souvient que l'on pouvait répertorier pas moins d'une quarantaine de lieux à accueillir du blues live les vendredis et samedis ne serait-ce que dans le Southside et le Westside, les deux quartiers de la ville où se concentre aujourd'hui encore l'essentiel de la communauté noire. Les clubs qui accueillent régulièrement cette musique peuvent presque se compter sur les doigts d'une main, tous localisés downtown ou dans le Northside : Le Legends déjà évoqué, Rosa's Lounge, B.L.U.E.S., Kingston Mines... Avec un autre constat tout aussi édifiant : une fréquentation quasi exclusivement blanche, plus toute jeune ("too much grey hair, too much no hair", s'amuse Iglauer sur la question) et où les touristes l'emportent sur les locaux à une majorité écrasante.

Mais que l'on ne compte pas sur ceux qui font le blues à Chicago – ou le maintiennent en vie – pour baisser les bras. Tout au plus s'accrochent-ils de la situation. Tous vous parleront ainsi de la réussite du Chicago Blues Festival qui rassemble tous les étés 200 000 personnes sur trois jours, quitte à reconnaître que c'est un peu l'arbre qui cache la forêt et que personne ne serait vraiment fâché si la municipalité se décidait à ne pas dispatcher l'essentiel de sa subvention à l'événement. Des initiatives personnelles et indépendantes, ce n'est pas ce qui manque en ville, à différentes échelles, du petit au gros. Dans les anciens locaux de Chess Records, au 2120 South Michigan Avenue, immortalisé le temps d'un instrumental par les Stones, encore eux, sur l'album *12x5* en 1964 – puis par George Thorogood en 2011, qui ira jusqu'à en faire le titre d'un de ses albums – Jacqueline Dixon, la fille de Willie, confesse "faire ce qu'elle peut" pour maintenir à flot la Blues Heaven Foundation qu'elle dirige depuis la mort de sa mère Marie en décembre 2016. "En tant qu'association à petit budget, la publicité nous est impossible, concède-t-elle sans détour. Le bouche à oreille, notamment via les réseaux sociaux, nous est d'une aide précieuse."

La course aux donations est donc une occupation à plein temps, comme l'est peu ou prou la fin de non-recevoir de certaines sollicitations qui, sous couvert d'apporter leur aide, voudrait prendre le contrôle des

opérations : "Parce que nous avons toujours été une affaire de famille, ces gens-là considèrent que nous ne savons pas ce que nous faisons et que nous ne faisons pas ce qu'il faut pour la développer correctement. Je leur ai donné le nom de 'blues predators.'" (Rires.) D'autres en ville avancent qu'il a toujours été impossible de travailler avec les Dixon, ce que Jacqueline ne nie pas avec une très grande véhémence, surtout quand il s'agit de parler de sa sœur, qui dirigeait l'entreprise il y a quelques années ("Disons qu'elle peut parfois être difficile"). L'optimisme, Jacqueline Dixon le voit dans la renaissance du studio – qui se résume pour l'heure à une simple salle anonyme à l'étage, avec un poster d'une séance de travail de son père avec Muddy Waters et Buddy Guy – pour des sessions d'enregistrement à la fois pour des artistes locaux comme pour des stars internationales. Ne reste plus qu'à dénicher du matériel analogique vintage, afin d'être le plus authentique en matière de son de l'héritage Chess et, si possible en le dégotant aux enchères, faute de yens...

DOWNTOWN, SI LES PRÉOCCUPATIONS de Bill Selonick et John Boncimino sont aussi d'ordre financier, elles se situent à un niveau plus élevé. De 25 à 30 millions de dollars au bas mot. Bon, OK, la moitié, puisqu'ils ont déjà bien avancé... 25 à 30 millions, c'est en effet l'investissement nécessaire que ce spécialiste de l'immobilier et ce manager d'artistes (Albert Collins, Keb'Mo, Ronnie Baker Brooks – le fils de Lonnie Brooks – pour n'en citer que quelques-uns) doivent réunir pour mener à bien le projet du Chicago Blues Experience, qui se veut à la fois projet et fondation. Le lieu est quasiment décidé en ville, il devrait occuper environ 4 650 m². "L'objectif, c'est l'immersion complète d'un concept à l'autre, lance Selonick.

On veut ainsi reconstituer l'ambiance des trains qui menaient tous ces artistes à Chicago depuis le Sud, ou encore cette ambiance si particulière de Maxwell Street Market où toutes les communautés se retrouvaient en ville à l'époque."

Mais, comme l'assure un volubile Boncimino jamais avare d'une bonne formule ("Nous voulons faire vivre la marque 'Chicago Blues' afin qu'elle existe à l'échelon mondial"), le cœur du projet restera la musique live, avec des ateliers, des résidences (Rhiannon

Giddens aurait donné son accord pour être la première artiste à s'y "soumettre"), mais la volonté de reconstruire l'atmosphère des clubs d'antan. Si le projet, auquel ils s'attellent l'un et l'autre depuis cinq ans, a pris un peu de retard et reste assujéti à l'arrivée de nouveaux partenaires financiers, son ouverture est prévue pour le printemps 2019.

Et quand Selonick parle de partenaires financiers, il ne pense que fonds privés. Façon diplomatique de dire qu'il ne préfère pas attendre grand-chose de la sphère publique et de la municipalité en premier lieu. C'est tout juste s'il ne l'excuse pas : "Chicago a eu tant de succès dans d'autres domaines, avec une forte économie diversifiée, qu'elle ne ressent pas



LA MARQUE "CHICAGO BLUES" SE DOIT D'EXISTER À L'ÉCHELON MONDIAL



HARD CITY BLUES
(1) Le musée du Chicago Blues Experience veut attirer toutes les attentions à partir de 2019. (2) Le Rosa's Lounge s'est donné pour ambition de faire de la place aux jeunes. (3) Bruce Iglauer dans ses bureaux d>Alligator Records. (4) Cette nouvelle génération, Melody Angel l'incarne avec un ton rock socialement concerné. (5) L'ancien studio de Chess Records héberge la Blues Heaven Foundation, dirigée par la fille du mythique contrebassiste Willie Dixon. (6) Le Legends de Buddy Guy. (7) La fameuse Chicago Skyline.



“Raconter l’histoire de cette musique est un besoin vital”

Chicagoan de cœur, l’acteur-chanteur-entertainer Dan Aykroyd est avant tout un fou de la musique du diable. Et de Windy City, ville dans laquelle il a tourné, en endossant la défroque noire d’Elwood Blues, dans le cultissime *Blues Brothers*. Par Alma Rota

De passage à Paris pour assurer la promotion de sa vodka, Crystal Head, Dan Aykroyd n’a que cinq minutes à nous accorder. Mais, en apprenant le nom de notre magazine, il débouche une bouteille et sert une tournée... “Je n’avais pas pensé à la musique pour diffuser ce produit, mais c’est ce que je vais tirer de notre discussion, s’amuse l’acteur. J’adorerai voir des artistes comme les Stones se saisir de cette vodka et la défendre. Je sais déjà que Keith Richards l’adore Mais il boit avec modération maintenant, tout comme moi...” Et la conversation s’engage autour du blues.

Le blues, vous êtes tombé dedans quand vous étiez petit ?

Dan Aykroyd : J’ai grandi au Canada, à Ottawa, dans la musique noire américaine. Dans les années 60, sur ma petite radio, j’écoutais beaucoup de R&B et les radios de Detroit et de Chicago. Sur Sussex Drive, près de la maison de notre Premier ministre, il y avait un club, Le Hibou, où jouaient, chaque semaine, les stars du blues les plus en vue. J’avais 13 ou 14 ans et je voyais des mecs comme John Lee Hooker, Bobby Rush, Buddy Guy, Muddy Waters, Chester Burnett (aka Howlin’ Wolf). C’est Harvey Glatt, le promoteur musical, qui les amenaient. On sait d’où vient leur musique et elle a tellement apporté au rock, au hip-hop, à notre culture et à notre monde ! Ensuite, quand j’étais surveillant de chantier dans le Canada arctique, on avait des machines très bruyantes pour construire les routes. J’avais un harmonica et j’en jouais pour contrebalancer le bruit d’enfer du diesel, pour éviter les vertiges. Cet été-là, John Belushi recrutait pour monter un projet à Toronto. On a écouté des disques de blues ensemble et notre amour commun pour cette musique s’est révélé. John venait de Chicago et on a eu envie de monter ensemble un hommage à ces artistes dont on aimait tant la musique (C’est ce qu’ils ont fait dès 1978, en



EVERYBODY NEEDS SOMEBODY TO LOVE
Dan avec le frère de John Belushi, James, sur scène, fait revivre son duo mythique.

formant leur duo Jake & Elwood Blues sur le Saturday Night Live Show, puis en sortant le premier album des Blues Brothers la même année et le film éponyme en 1980, ndlr). Qui aurait pensé qu’un petit gamin de Hull deviendrait l’un des meilleurs amis du grand James Brown ou de Eddie Floyd ?

Vous avez monté House of Blues, une chaîne de lieux de concerts pour promouvoir les artistes de blues, et animé pendant plus de vingt ans Elwood’s Blues Mobile à la radio. Le blues reste toujours votre passion première ?

D.A. : Je joue toujours avec Jimmy (Jim Belushi), quarante ans après avoir inventé le projet avec John. On continue d’expliquer aux gens qui a écrit ces chansons. C’est important de raconter l’histoire de cette musique. Mais la radio, c’est fini. C’était un moyen pour moi de promouvoir les artistes de blues, les concerts, les festivals... La radio ne suit plus. La station locale de Louisville, encore un peu... mais la

radio hertzienne, non. C’est triste. Maintenant ce qu’ils veulent c’est de l’actu chaude, du sport. J’aimerais trouver quelqu’un qui pourrait remonter une radio pour reprendre mes shows, je leur donnerai même mes émissions ! On est en mission pour le Seigneur pour soutenir ces artistes, mais aussi vous, à Rolling Stone ! Vous bossez pour une organisation aussi importante à mes yeux que la couronne britannique !

Quels seraient les trois albums de blues que vous emporteriez sur une île déserte ?

D.A. : *House of the Blues* de John Lee Hooker, *Buddy Guy and Junior Wells Play the Blues et East-West* du Paul Butterfield Blues Band. Mais, il me faudrait tant d’îles désertes pour emporter avec moi toutes les musiques que j’aime : Tout ce qui vient de Daptone Records comme Charles Bradley, les Animals, les Beatles, les Rolling Stones ! Et puis, il y a Rihanna. Cette fille doit venir vers le blues. C’est une soul sister, elle a ça en elle. J’ai écrit le scénario pour un film qui s’appellerait *Soul Sisters* et elle serait l’une d’entre elles. Il me reste plus qu’à trouver les financements.



forcément le besoin d'investir sur son héritage culturel."

Pour ce qui est de la condition des musiciens au quotidien à Chicago, "Brother" John Kattke est un témoin privilégié. Plus d'un quart de siècle qu'il écume les clubs de la ville, tour à tour à la guitare ou aux claviers, quand il ne dirige pas les arrangements en studio de ces mêmes claviers sur certains albums, comme le dernier en date de Toronzo Cannon, *The Chicago Way*. Buddy Guy, Otis Rush, Matt Murphy, Junior Wells, il les a tous accompagnés à un moment ou un autre. "Les clubs ne sont peut-être plus aussi généreux que par le passé en termes de cachet, leur business est devenu plus compliqué, mais le circuit n'est pas mort, assure-t-il en rejetant en arrière sa longue chevelure. Après, il faut s'adapter, comme ça a toujours été plus ou moins le cas. En ce qui me concerne, j'ai admis que gagner ma vie passait par jouer avec une douzaine de groupes ou d'artistes différents." D'autres, comme Toronzo Cannon, déjà cité, ont entériné l'idée de devoir garder un métier en dehors de la musique – conducteur de bus, en l'occurrence – pour prendre en charge les frais de santé de sa famille. Quitte, pour ce faire, à rogner sur d'éventuelles dates de concerts à travers le reste du pays.

DANS CE CLIMAT GÉNÉRAL, "MAINTENIR vivante la flamme du blues" – le leitmotiv qui sert de profession de foi au sein de la communauté, Buddy Guy en tête, qui n'a de cesse que de placer la formule à la moindre occasion – tient quasiment du sacerdoce. Bruce Iglauer vous avoue volontiers qu'il attend toujours, après presque un demi-siècle d'activité, de dégager des marges sur Alligator qui feraient mieux que maintenir à flot son entreprise. Et que dire de Tony Mangiullo? Dans ce coin du nord-ouest de la ville, non loin de Humboldt Park et de ce Sacramento Boulevard qui servait jadis de ligne de démarcation pour les différents gangs latinos toujours prêts à se rendre coup pour coup avant que les réaménagements de la ville les repoussent plus à l'ouest, le gérant du Rosa's Lounge – le propriétaire n'est autre que sa mère (la fameuse Rosa), qui continue, à 84 ans, à vivre au-dessus du club – pourrait passer pour un illuminé tant il s'investit sans compter, à la fois pour faire tourner sa boutique depuis 1994 et pour donner sa chance à la nouvelle génération des musiciens blues locaux.

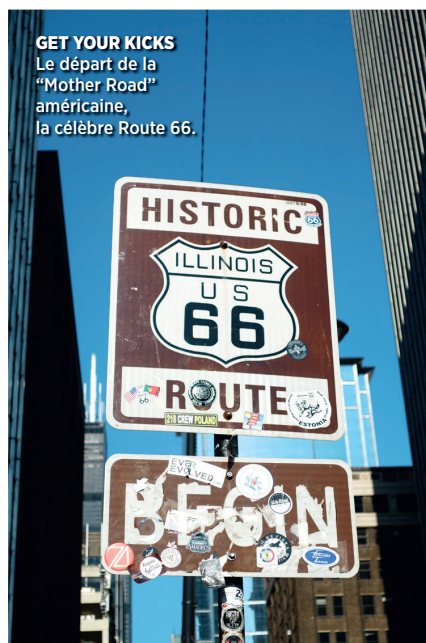
Avec un reste d'accent italien qu'il n'a jamais tout à fait perdu depuis son départ du pays en 1978 pour vivre son rêve américain après une rencontre avec Junior Wells à Milan qui lui avait laissé deux adresses à Chicago (celle du Theresa's et la sienne!), Mangiullo est la fougue incarnée, autant quand il vous fait visiter chaque recoin de sa salle que lorsqu'il évoque l'avenir du blues auquel il croit dur comme fer et auquel il se consacre personnellement en managant de manière plus ou moins officiellement Melody Angel, dont le nom revient

systematiquement en ville. "Cet avenir dépend de nous pour qu'existe une nouvelle génération de musiciens de blues, s'enflamme-t-il. Ça dépend de notre volonté à les accompagner, à les encourager, et du temps que nous voulons y consacrer."

LE TABLEAU DES CONCERTS DES MOIS À VENIR AU ROSA'S Lounge en atteste, cette génération existe : Brian Lupo, Ross Green, Pete Galanis, Big James... On pourrait ajouter Jamiah Rogers, qui vous assène tout de go du haut de ses 21 ans et derrière sa moustache adolescente, que s'il a choisi le blues, c'est pour sa liberté, et que "contrairement ce que certains veulent bien penser, le blues est tout sauf standardisé".

Et il y a donc Melody Angel. Son vrai nom, tient-elle à préciser. Comme Rogers, "Chicago pur jus", née dans le Southside, autant influencée par le blues que par le rock, Jimi Hendrix et Prince en tête. Mais si elle se démarque, c'est par sa façon dont elle a digéré le blues et l'environnement d'un quotidien. Et par son côté engagé. Melody Angel se fait fort de parler vrai et d'évoquer dans ses chansons et dans sa façon de se présenter les problèmes actuels d'une communauté noire qui ne semble par ailleurs plus intéressée par le blues.

Le racisme, les violences policières, une conscience politique et sociale jalonnent ainsi ses textes. "Nous avons encore aujourd'hui un gros problème racial à Chicago, explique-t-elle. La ségrégation y est une réalité quotidienne, tout le monde en convient. Comme les violences policières. En étant née ici et pour y avoir grandi, il m'aurait été impossible de ne pas l'évoquer dans mes chansons. Être un jeune noir à Chicago sans avoir connu deux ou trois personnes qui ont été tuées ou se sont fait tirer dessus est très improbable!" Quoi qu'il en soit, elle aussi en est convaincue : le Chicago blues peut vivre, le Chicago blues vivra. Pour peu qu'on accepte les mutations par lesquelles il pourrait passer, musicalement comme dans ce qu'il voudra raconter, notamment auprès des anciens et des gardiens du temple.



“MAINTENIR LA FLAMME DU BLUES VIVANTE”, CE LEITMOTIV SERT DE PROFESSION DE FOI

Dans son bureau donnant sur une rue où le dentiste est d'origine russe, le responsable de la station-service cubain et son voisin docteur généraliste kenyan, Bruce Iglauer en est tout autant persuadé : "Le blues n'aura un avenir que s'il sait se faire contemporain, correspondre à des sujets de son temps. Sinon, on peut craindre pour lui une forme de 'Dixielandisation'! Cela pourra passer par d'autres structures musicales, car les musiciens d'aujourd'hui en savent plus techniquement et sont, pour une immense majorité, bien meilleurs que leurs aînés. Le blues a aussi besoin d'histoires qui peuvent résonner auprès de ce même public contemporain. Les vieilles histoires sont... de vieilles histoires. On doit désormais en passer par des Je me suis levé ce matin et mon disque dur est crashé, je me suis levé ce matin et mon smartphone m'a lâché... Si le blues ne se trouve pas un nouveau public, il sera comme ces insectes préhistoriques emprisonnés dans l'ambre."